

# LES PETITS BRAZIDEC PARIS



par  
*Jordis*

PARIS  
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES  
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

# LES PETITS BRAZIDEC A PARIS



## L'ARRIVÉE A LA GARE

C'est aujourd'hui qu'arrivent à Paris les petits Brazidec. Invités par les parents de la jeune Lilette Léveillé, ils viennent rendre à la mignonne fillette la visite qu'elle leur a faite, l'année précédente, à Craboville.

Grand événement pour les petits Bretons qui ne sont jamais sortis de leur village !

Hier soir, après toutes sortes de recommandations de la mère et du père, ils ont quitté Craboville, avec armes et bagages. Et déjà, ils



ont quelque peu oublié les instructions familiales. Cependant l'aînée des filles, Mar Jannick, entend encore sa mère lui souffler à l'oreille : « Mar Jannick, aie toujours l'œil à moucher les deux petits ! » Et Lomic songe avec fierté que le père lui a dit : « Mon grand gas, n'oublie pas que t'es un homme et que de cet honneur tu te dois à veiller sur les autres ! » — « Oui, mère » ; — « Bien, le père ». Sur ce, ils ont roulé pendant douze heures. Dur trajet, pour des débutants ; aussi ne sont-ils pas fâchés d'arriver à la capitale, objet de ce long voyage.

Quel beau jour également pour Lilette Léveillé ! Malgré l'heure matinale de l'arrivée du train, elle a demandé et obtenu l'autorisation de venir au-devant de ses chers amis. Elle leur fait un accueil enthousiaste : « Bonjour, les mioches ; que je suis donc contente de vous voir ! voilà huit mois que je n'ai eu ce plaisir !





Vous avez grandi, on dirait, mais pourquoi *que vous avez* l'air ahuris ?

Ah ! oui, je comprends, vous n'êtes pas pas encore habitués à Paris. Mais, soyez tranquilles, je suis là ; donc rien à craindre.

Voyons, il faut se remuer et penser à nos affaires. Avez-vous des bagages ?

— Mais oui, Mamzelle

Lilette, ma sœur de lait, ose enfin répondre Lomic, nous avons deux poches de toile *avec dedans* nos effets de rechange et trois paniers de pêche.

— Des poches de toile !... des paniers de pêche !... Mamzelle Lilette !... tout ça, vois-tu, mon pauvre Lomic, me paraît un peu biscornu. Appelle-moi donc Lilette, tout court, comme à Craboville, et vous aussi, les autres. Et puis, dis-moi un peu maintenant : pourquoi faire, des paniers de pêche ?

— Dame, c'est pour les petits cadeaux, *tout des choses* que vous aimez bien, à ce que je crois.

— Oh ! mon bon Lomic, comme tu es gentil ! » et Lilette de





sauter au cou de son frère de lait, en pleine gare, au grand amusement des voyageurs.

Pendant ce dialogue, les hommes d'équipe, sur les ordres du chauffeur qui a amené Lilette, s'activent à réunir les bagages des jeunes Crabovilliens.

Voici les fameuses poches de toile renfermant les effets. Voilà les paniers de pêche tout ruisselants. Mais que se passe-t-il donc ! Le gros homme d'équipe qui porte, en même temps que différentes caisses, la manne d'osier où sont renfermés les petits cadeaux, pousse d'affreux juréments, tout en s'efforçant de maintenir, du genou, le fond du panier qui menace de se rompre. Vain effort ! l'osier cède et, du trou brusquement ouvert, s'échappe, grouillante, une véritable armée de crabes vigoureux.

L'homme tempête, les voyageurs se fâchent ou rient ; tandis que,





à la faveur du désordre, les crabes de Craboville, avec une agilité incroyable, s'enfuient dans toutes les directions. Lilette est navrée, car elle aime beaucoup tout ce qui vient de la mer. La voyant si contrariée, les petits Bretons se mettent à la poursuite des fuyards ; eux seuls savent les prendre sans se faire pincer.

Bientôt le panier est à nouveau rempli ; un solide ficelage lui permettra d'arriver à domicile sans nouvel accident.

Mais un douanier sévère s'approche de Mar Jannick qui, les bras ballants, attend près du second panier :

« Vous n'avez rien à déclarer ? »

— Quasiment non, j'ai rien à déclancher, c'est pour chez Lilette.

— Ah, mais ! dites donc, la payse, j'aime pas qu'on se fiche de moi, faites-moi voir le colis, et vivement ! » Et malgré la résistance de l'ainée des Brazidec, le douanier ouvre le panier, tandis qu'un autre s'acharne sur la poche de toile que surveille Lomic : « Ah, mais ! je vous montrerai tout à l'heure à faire de l'esprit.

Rien à déclarer ! Et ce beurre, ces œufs, ces poulets ! »

« Oh ! la sale bête ! » hurle le second douanier, en poussant un

cri de douleur : un superbe homard, bien vivant, lui pince vigoureusement la main tandis que de sa queue brusquement détendue il lui projette à la figure une des pommes renfermées dans le sac.

« Vengeance et contravention ! » profèrent ensemble les deux douaniers.

Contravention ! A ce mot inconnu et terrible, les petits Bretons poussent à leur tour des clameurs de détresse. « Au voleur ! au voleur ! » hurlent-ils à tout hasard ; « au voleur ! » Ont-ils pas entendu raconter que dans ce Paris il y a de si audacieux cambrioleurs !

Lilette arrive fort à propos pour expliquer la naïveté de ses petits amis, leur ignorance, leur complète innocence dans toute cette affaire.

« Maintenant, les mioches, je ne vous quitte plus. Montez dans l'auto ; sitôt les bagages chargés, nous partons. »

Les petits Bretons, surpris et ravis à la vue de la belle voiture, l'escaladent d'enthousiasme, et bientôt ils s'y trouvent si bien que les idées les plus saugrenues leur passent par la tête.

Jobic allonge son bras par la portière pour





caresser un cheval de fiacre qui se trouve à portée de sa main ; car Jobic adore les chevaux. Naïck, du bout de son parapluie, s'amuse à compter les rayons d'une roue de l'automobile. Cependant Lilette a donné le signal du départ. Nos deux nigauds sont encore tout entiers à leur jeu. Jobic tient toujours son cheval par la bride : entraînée à une allure de quarante kilomètres à l'heure, vitesse fantastique pour un cheval de fiacre, la malheureuse rossinante manque à tout instant de s'abattre sur le pavé.

Quant au parapluie, il s'est pris dans la roue, et il tourne, il tourne..., avec une telle rapidité que Naïck croit voir dix parapluies tourner devant ses yeux.

A la fois saisi et amusé à la vue de cet étrange équipage, un petit pâtissier laisse échapper cette réflexion : « Ah ! par exemple, *v'là qu'est roulant* ; c'est sûrement des gosses de cirque déguisés qui font de la réclame pour leur établissement ».

Cependant Jobic s'était décidé à lâcher la bride du cheval ; le parapluie de Naïck s'en était allé en lambeaux.

On arrive chez les parents de Lilette.



#### A LA MAISON

« Suivez-moi, dit Lilette : papa est absent, mais je vais vous présenter à maman ; vous allez voir comme elle est gentille, ma maman, et comme elle sera contente de vous voir. »



Pourquoi les petits Bretons, au lieu de suivre Lilette, se mettent-ils à patiner ? Ce n'est guère la saison cependant, car on est au printemps. Hélas ! les pauvres en sont eux-mêmes fort ennuyés : chaussés de gros sabots et n'ayant pas l'habitude des parquets cirés, ils ne peuvent avancer que par glissades et bientôt ils dégringolent, à qui mieux mieux, les uns sur les autres.

C'est une entrée manquée. Maman qui arrive aimablement au-devant de la petite troupe ne peut s'empêcher de rire. Louis, le valet de chambre,

et Francine, la bonne, se précipitent obligeamment et, tout en riant aussi, relèvent les petits Bretons. Ceux-ci sont un peu penauds. Que voulez-vous ? à Craboville, on ne connaît pas les beaux parquets cirés. Dans la chaumière paternelle, on ne foule que la terre battue ; et, pour le moment, ils songent que c'est bien plus commode.

Madame Lèveillé interroge les enfants sur leur voyage. Lomic, se souvenant qu'il est le chef de famille, répond au nom de tous, tandis que Mar Jannick s'empresse à moucher les deux petits qui n'en ont nul besoin ; mais la mère le lui a si bien recommandé, qu'elle croit le moment bien choisi de montrer ses heureuses dispositions de petite maman : il faut bien se présenter avantageusement à la mère de Lilette.

Le temps pour nos jeunes voyageurs de faire une toilette sérieuse et l'heure du déjeuner est arrivée. Les petits en l'ck se montrent pleins d'admiration respectueuse pour la superbe salle à manger, la table magnifiquement servie, les couverts étincelants. Et puis,







la maman de Lilette est si gentille, elle sait mettre tout son petit monde si à l'aise!

— « Il faut manger de tout votre appétit, mes chers petits, tout comme si vous étiez à Craboville; j'aime les enfants qui mangent de bon cœur. » Comme elle a bien parlé, la maman! Les jeunes Bretons se sentent rassurés, leur timidité disparaît, et ils se mettent à dévorer à belles dents.

Lilette est radieuse à la vue de ses petits Brazidec libres maintenant de toute contrainte.

Pendant, Mar Jannick mange par si grosses bouchées qu'elle en a une joue énorme. Selon la mode de Craboville, Lomic jette à terre son os de côtelette: il n'oserait jamais, tant il est poli, mettre un os dans sa belle assiette à filet d'or; c'est aussi l'avis de Naïck qui, de plus, lèche la sienne à pleine langue: c'est si bon, la sauce des petits pois!!!! Jobic, lui, puise à même le plat avec ses mains. Heureusement que Louis qui passe imposant autour de la table, regarde ailleurs: il en serait suffoqué, ce digne Louis!

Maman considère ces énormités avec indulgence, en se disant qu'il est peut-être préférable que M. Léveillè n'assiste pas à ce premier repas; elle aura ainsi le loisir d'introduire quelques petites réformes dans les usages de Craboville.



Les sabots abandonnés au vestiaire, l'allure libre et dégagée, nos jeunes Bretons consacrerent l'après-midi à la visite de l'appartement. Cette visite leur révéla un monde nouveau et les incita à maintes réflexions.

La chambre de Lilette retint longtemps les filles qui ne se lassèrent pas d'admirer les jolies poupées, et leur ménage, l'ours, le petit piano. « *Pour sûr*, dit Mar Jannick, que nos filles en chiffons ont moins de manières que ces belles demoiselles; mais *c'est* nos filles, on les aime *pareil, tout de même*. » Et Lilette approuva son sentiment.

Le soir venu, nos petits Bretons étaient bien fatigués. Aussitôt après le dîner leurs yeux commencèrent à se fermer. M. Léveillé qui venait d'arriver, engagea tout le monde à aller se coucher, afin de pouvoir se lever de bonne heure et commencer dès le matin la visite des attractions de la capitale.

Mme Léveillé se joignit à lui, et, précédée de Lilette, conduisit les enfants dans la chambre qui leur avait été préparée. C'était la salle de bains spécialement aménagée. Un rideau ingénieusement disposé et que l'on pouvait tirer à volonté, la divisait en deux chambrettes.



Mme Léveill  expliqua aux a n s comment ils devaient s'y prendre pour éteindre l'électricité et leur montra le bouton qu'il fallait presser pour appeler en cas de besoin.

Mar Jannick et Lomic assurèrent qu'ils avaient compris.

Les enfants restèrent seuls.

« Comme de juste, dit Lomic, je vas m'assurer avant de nous coucher que la chose à lumiere marche bien: *il faut't'y pas être par *   l'occasion ?

— *T'as raison,* approuva Mar Jannick. »

Encouragé, Lomic tourne, presse, et subitement la nuit se fait !

« *V'là que j'ai cassé le truc à c'te heure ! Et quoi y reconnaître* dans tout ce noir, ajoute Mar Jannick, *faudrait voir essayer*   trouver nos lits. » N ick pleure parce que, croyant trouver le sien, elle s'est  gar e sous une chaise.

« Venez donc tous par ici, j'ai trouvé ! » Mar Jannick qui s'est introduite dans la baignoire, aide les autres   en faire autant ; « et puis, maintenant, c'est pas difficile, *v'là* sous ma main la corde à sonner ; je vas appeler pour avoir la chandelle. — C'est ça, tire dur pour qu'on nous entende. »



Mar Jannick se pend alors avec conviction au cordon de l'appareil à douches qui, brusquement, déverse sur les petits Bretons une ondée glaciale!!

« Au secours! au secours! » braillent-ils avec un bel ensemble.

A ces cris perçants, Papa, Maman, Louis, Francine et Lilette se précipitent épouvantés.

Quel spectacle!! non seulement les malheureux ont reçu une douche effroyable, mais Lomic, le chef de famille, dans son affolement, est venu y joindre le jet des deux robinets de la baignoire, pensant agir sur les précieux boutons d'appel et de lumière.

— Mes pauvres petits, dit maman, que diable avez-vous fait ?

— Sont-ils nigauds, ajoute papa ; allons, sortez de là vivement.

— En voilà du propre ! s'exclame Francine.

— Pigez-moi ce parquet, souligne Louis : faudra alors que je m'applique un supplément de frottage toute ma journée de demain en l'honneur de ces jeunes marsouins !

— Mes pauvres gosses, fait Lilette, je suis sûre que vous avez eu bien peur et que vous êtes tout glacés, on va vous préparer de bonnes bouillottes ; et puis, après tout, ce n'est rien..., un petit accident... ; j'en ai fait bien d'autres à Craboville. Si vous voyiez les bonnes têtes que vous faites ! vous êtes drôles tout plein. Mais faut pas rester là dedans, c'est trop humide.

Bientôt le désastre est réparé ; les enfants surveillés par maman d'une part, par papa de l'autre, sont mis au lit et, la fatigue aidant, s'endorment sans mauvais rêves.

Le lendemain, tout le monde est sur pied. Monsieur Léveillé a sagement décidé que les petits Brazidec







ne peuvent circuler dans Paris avec leurs gros sabots, et il a téléphoné au cordonnier qui vient d'envoyer tout un assortiment de bottines et de souliers.

Francine exerce sa patience à chercher la pointure de chacun : c'est un véritable travail, et elle y déploie toute sa force, car, revêtus de gros bas de laine et rebelles à l'usage du cuir, les pieds ont peine à s'introduire dans les chaussures.

« Voyons, Jobic ! ne raidissez pas votre pied et poussez en avant, sans quoi nous n'arriverons jamais à rien.

Naïck, vous êtes ridicule, voilà que vous enflez votre soulier à l'envers.





Vous allez tomber, Lomic ! Là ! quand je vous le disais, est-ce une façon de s'asseoir ?

Et vous, la grande, que cherchez-vous depuis cinq minutes dans votre bottine ? Vous aurez beau écarquiller les yeux,

vous n'en verrez pas sortir un œuf !

— *Mamz'elle* Francine, vous m'avez dit de *m'méfier* de la languette, et *j'sais pas où qu'elle niche*.

— Mon Dieu ! Quels enfants ! c'est pire que des sauvages de l'Amérique. »

Mais voici Lilette qui vient en aide à ses petits amis. « Allons, les gosses, pressons-nous. En voilà toujours deux de prêts.

Eh bien ! marchez maintenant, vous allez voir comme c'est agréable d'être bien chaussés. »

Cet avis ne paraît pas être celui des petits Brazidec.

« Jamais, ma Lilette, nous ne pourrons marcher avec ces *machins-là* ; *on sent plus nos pieds* ; *c'est pire que si on n'en avait plus*.

— Voyons, petits benêts, il faudra bien vous y habituer ! Francine et moi, nous allons vous aider à faire vos premiers pas, puis vous vous exercerez encore pendant que j'irai





m'apprêter. Maman permet que nous allions avec Mademoiselle au Jardin d'Acclimatation. »

Et Lilette les laisse un instant pour aller mettre son chapeau. A peine a-t-elle tourné les talons, que les petits Bretons mettent son absence à profit pour enlever leurs beaux souliers. Quand la fillette revient, elle trouve ses chers amis attendant, souliers en main, le moment du départ.

« A quoi pensez-vous donc, les mioches ? Croyez-vous que ce sont vos souliers que nous allons promener ? Et est-ce pour cela que vous les tenez à la main ?

Allons ! soyez gentils, il n'y a que le premier pas qui coûte, à ce que dit Mademoiselle... en allemand, mais ça se dit aussi en français : donc c'est bien la vérité. »

Enfin convaincus, la perspective de la promenade aidant, les petits





en lck consentent à remettre leurs chaussures, et il s'en trouvent bien, car, cinq minutes plus tard, maman qui les guette de la fenêtre, les voit défilér avec Lilette à la suite de Mademoiselle.

#### AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Au Jardin d'Acclimatation Lilette a dit : « Ne perdons pas une seconde, il faut tout voir. » Tout voir ! c'est bien ce qu'entendent également les petits Brazidec.

Aussi passent-ils sans arrêt d'une cage à un parc, des volières aux niches. La girafe les retient longtemps ; elle est si grande ! Jobic trouve que pour manger les fruits à même les arbres, ce doit être bien commode d'avoir le cou si long. Naïck a grand peur de l'éléphant qui, au passage, lui souffle





dans l'oreille un secret qu'elle ne comprend pas.

Mar Jannick, qui se croit plus fine que les autres, veut caresser le mouton mérinos, prétendant qu'elle connaît bien ces bêtes-là ; mais le mérinos qui, lui, ne la connaît pas, lui fait un accueil plutôt hostile.

Jobic demeure en extase devant le grand marabout et s'efforce de l'imiter en se tenant sur une seule jambe, mais le marabout paraît se livrer à cet exercice avec beaucoup plus de facilité que le jeune garçon.

Naïck qui est décidément une timide, manque de tomber à la renverse, en se trouvant nez à nez avec « un grand duc » qui la regarde obstinément avec des yeux très ronds.

Lilette court de l'un à l'autre, explique, donne le nom de toutes les bêtes.

Mademoiselle se livre à une causerie scientifique que personne n'écoute. Aussi est-elle fort mécontente, et murmure entre ses dents : « *Chais cheunes camphagnhards-là* sont pires que des petits hanimaux ! »

« *C'est pas tout ça*, propose Lilette ; maintenant on va monter sur les bêtes ; que chacun choisisse celle qu'il préfère.

Moi, je prends un petit âne c'est pratique pour faire de l'équitation. »

Lomic, qui est ambitieux, veut le gros éléphant à lui tout seul.

Les filles trouvent que le chameau doit être une monture bien commode avec ses deux bosses où l'on peut s'amarrer.





Les préférences du petit Jobic vont à l'autruche.

« Maintenant *qu'on est tous des cavaliers*, on va faire le grand tour du Jardin et à bonne allure; c'est moi qui mène le train. »

Sur ce, Lilette, excitée par le jeu, part au galop, suivie de la bande. Mademoiselle et le conducteur s'essoufflent à courir derrière la calvacade qui a tôt fait de les dépasser.

L'Allemande est furieuse :

« *Si c'est permis* de me faire suivre des animaux féroces avec ces enfants grotesques. Je dirai à Monsieur et à Madame *cette grossièreté pour moi !* »

Cependant, les cavaliers lancés à la suite de Lilette ne tardent pas à





perdre l'équilibre difficile à conserver et, arrivée au but qu'elle avait indiqué, Lilette s'aperçoit avec effarement qu'elle seule est restée sur sa monture.

« Où diable sont passés mes pauvres gosses ? pourvu qu'ils ne se soient pas cassés ! »

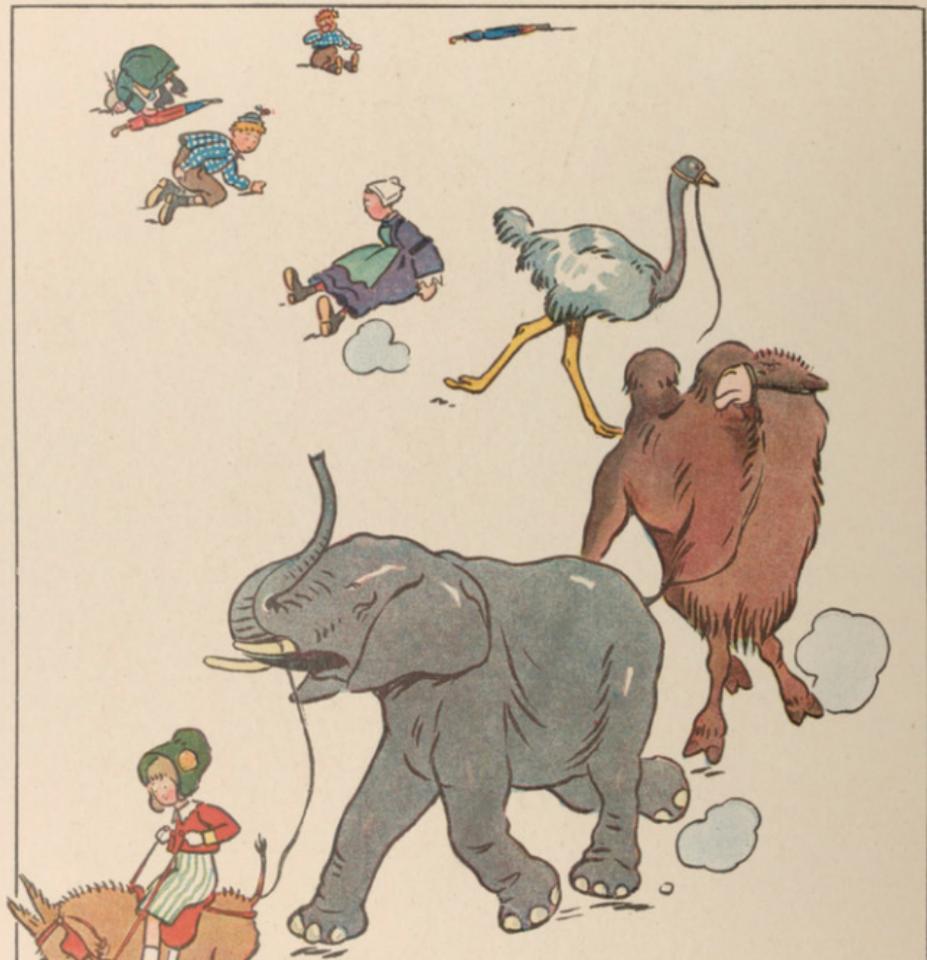
Et l'excellente petite fille retourne au galop à la recherche de ses amis ; elle les retrouve échelonnés tout le long du chemin, tombés à terre, en train de frotter les parties de leur personne endolories par la chute.

« Quel bonheur ! dit Lilette, après les avoir aidés à se ramasser, vous n'avez rien de cassé ; c'est l'essentiel. »

Mademoiselle qui a enfin rejoint la petite troupe, se répand en amers reproches et interdit désormais l'équitation.

On se dirige alors vers la fosse de l'ours. Pour mieux voir l'habitant des régions polaires, les enfants se penchent au-dessus de la fosse. Fâcheux mouvement ! Naïck laisse choir son parapluie ; Jobic, son petit chapeau rond qui va justement coiffer la tête du gros animal.

Notre ours, pensant que le parapluie est peut-être bon à manger,



y met la dent, mais l'abandonne bientôt avec un grognement de dégoût, et, grâce à la complaisance d'un gardien, Naïck rentre en possession de son grand parapluie bleu quelque peu endommagé. Mais autrement triste est le sort du chapeau :





l'ours commence par se débarrasser de la coiffure, puis il s'en sert pour jouer à la balle, et finalement s'assied dessus sans façon.

En un clin d'œil le petit chapeau breton se transforme en galette. Impossible désormais d'en faire un couvre-chef acceptable.

En sa qualité de sœur aînée investie de l'autorité maternelle, Mar Jannick se croit obligée de gronder le jeune étourdi; elle s'acquitte de ce devoir en digne mère de famille, et comme le coupable pleure à chaudes larmes, elle le mouche. Enfin, l'incident se clôt sur ces paroles de Lilette: « *Pleure pas, mon petiot, y manque pas de chapeaux à Paris; tu en auras un beau tout neuf.*

Et puis, nous l'avons assez vu, cette grande bête d'ours; allons regarder les singes, c'est ce qu'il y a de plus drôle à l'*Acclimatation.* »

Mais alors, impossible d'arracher nos Bretons aux délices de la cage aux singes.

Lilette qui commence à en avoir assez, va s'asseoir sur un banc à quelque distance, tandis que les petits Bretons, le nez en l'air et la bouche ouverte, ne se lassent pas de regarder ces drôles d'animaux qui leur font un peu l'effet de compatriotes.



La force d'attraction est telle qu'ils n'en bougent plus. De leur côté, les singes s'intéressent vivement à ces admirateurs convaincus, et bientôt les malins quadrumanes, poussés par l'esprit d'imitation qui leur est naturel, se mettent à reproduire les mines et gestes des petits spectateurs avec une exactitude si comique que les enfants eux-mêmes ne tardent pas à s'en apercevoir.

Quelle dérision ! se voir moqués de façon si grotesque par ces vilains animaux ! Leur vanité en est piquée au vif et ils sont si confus qu'ils s'en vont tous quatre en pleurant de honte. Les singes ravis de leur succès imitent à nouveau ce mouvement de retraite.

Cependant l'imprudent Jobic, aveuglé de larmes, et les deux poings sur les yeux, passe si près des mauvais plaisants qu'il est cueilli au passage par un agile macaque à longs bras, qui, en un clin d'œil, lui fait faire une ascension imprévue vers les régions les plus élevées de la cage.

Au lieu de mettre à profit la





situation pour contempler le paysage, Jobic pousse des cris perçants. Un gardien se précipite au secours du jeune ascensionniste et l'arrache aux longues pattes de son ravisseur.

Que d'émotions dans ce Jardin d'Acclimatation ! mais les braves petits Bretons oublient vite les accidents fâcheux pour ne se souvenir que des incidents agréables.





## AU BON MARCHÉ

« Je vous mènerai au Bon Marché, a dit Mme Léveillé ; j'aurai moi-même quelques achats à y faire et il nous faudra choisir un chapeau pour remplacer celui de notre Lomic qui ne peut continuer à aller nu-tête. » C'est aussi l'avis de Lomic qui s'empresse de faire connaître son ambition : remplacer le chapeau perdu par une petite casquette genre anglais. « Singulière idée, répond Maman, je crois que cette coiffure n'ira guère avec ton costume. » Mar Jannick con-

sultée, déclare d'un ton vexé, que son frère « est bien assez parisien maintenant pour porter une jolie casquette à la mode. »

« Après tout, mes enfants, conclut Mme Léveillé, si cela vous plaît, je n'y vois pas d'inconvénient. Nous allons donc commencer par le rayon des casquettes. »

Quelques instants plus tard, Lomic y choisissait lui-même une belle casquette, genre anglais.

Il fallut ensuite passer à d'autres étages et, pour cela, utiliser l'ascenseur et le tapis roulant : machines étranges pour nos petits



Bretons auxquels elles inspirent un enthousiasme quelque peu modéré toutefois par les diffi-

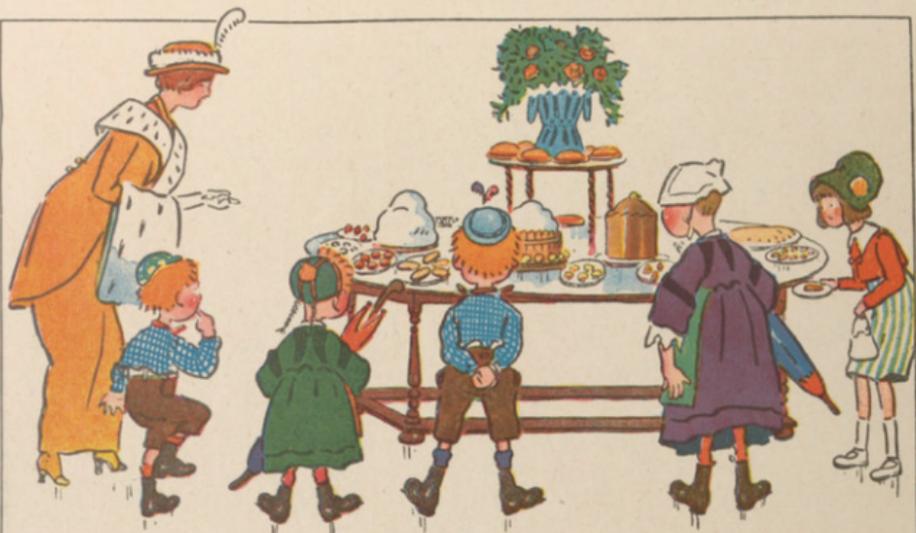
cultés qu'ils éprouvent à s'en servir. Lilette, cependant, prodigue les conseils: « Pour ce qui est du tapis roulant, faites comme moi; c'est pas malin. »

Mais Mar Jan-nick qui manque décidément de vivacité d'esprit, n'a pas compris le mouvement: au lieu de tenir la rampe, elle la lâche, et, en place de monter, se met à dégringoler, entraînant dans sa chute ses frères et sœur qui s'agrippent de toutes leurs forces à leur aînée.

A la suite de cette mésaventure, Mme Léveillé invite les enfants à renoncer au tapis roulant.

Mais les vaillants Bretons sont d'une race qui n'a jamais reculé devant le danger.





Seulement, pour plus de sûreté, Mar Jannick imagine de ramper sur le ventre; son exemple est immédiatement suivi, et c'est de cette façon bizarre que les petits Brazidec utilisent l'ingénieux escalier.

### CHEZ LA PATISSIÈRE

En sortant du grand magasin, la Maman de Lilette proposa un petit goûter à la pâtisserie la plus voisine. Cette invitation obtint tous les suffrages.

« Vous voyez, mes enfants, dit Maman, en entrant chez la pâtissière, il y a un grand assortiment de choses délicieuses; choisissez selon vos goûts et prenez tout ce que vous voudrez. »

Paroles bien imprudentes d'une Maman parisienne qui ignore la hardiesse de jeunes gourmands!

Sans aucune hésitation, en moins d'un instant, les jeunes Brazidec ont fait leur choix: Naïck s'est jetée sur un énorme St-Honoré de taille à satisfaire toute une famille, Jobic engloutit une brioche

gargantuesque, tandis que les deux aînés se régalaient de choses plus sérieuses : un pâté d'alouettes pour au moins douze personnes, un feuilleté aux foies gras de mêmes proportions.

Le choix des enfants a été si rapide que Lilette et sa mère n'ont pas eu le temps de s'interposer, et il ne leur reste plus qu'à contempler avec horreur le spectacle de cette inqualifiable glotonnerie.

Tout en avalant, nos jeunes sauvages poussent de petits gloussements de satisfaction qui seraient mieux à leur place dans la cage de leurs rivaux du Jardin d'Acclimatation.

Le premier moment de stupeur passé, Mme Léveillé juge plus convenable de supprimer les énormes gâteaux déjà largement entamés, et elle profite de l'occasion pour donner aux enfants une leçon de savoir vivre.

Après tout, se dit-elle, ils ne savaient pas ces petits, et leur gourmandise naturelle les a entraînés un peu loin.



« Voyons, mes enfants, prenez chacun une assiette et une cuillère, et je vous servirai moi-même une petite tartelette ; puis nous irons tous ensemble nous installer à une table où l'on nous apportera un thé à la crème. Les jeunes Bretons suivent docilement Mme Léveillé. Mais Naïck qui ne regarde que son gâteau, trouve moyen, en passant près d'une petite table, de faire tomber la théière d'une dame anglaise qui est en train de prendre son petit lunch.

La dame, justement irritée, laisse éclater son indignation :  
« Ah! Oh! Shocking! *very abominable!* voir cette petite peau rouge ébouillanter moa! je ferai plainte dont je rendrai responsabilité à la dame gardienne de cette luncherie, pour recevoir en même temps que moa cet être stiouptide et ridicule! »

Mme Léveillé, très contrariée de l'incident, répare de son mieux la maladresse de Naïck et s'excuse auprès de Milady, du manque d'expérience de l'enfant. L'Anglaise se calme, et finit même par trouver que ces jeunes indigènes de la petite Bretagne ont une originalité : « *Véry tcharmante, véry natioure!* » et le goûter s'achève sans autre incident.

## AUX TUILERIES

Cependant Maman décide que désormais il sera préférable les jeunes Bretons évoluent en plein air. Aussi les retrouvons-nous le lendemain aux Tuileries, devant le grand bassin, suivant avec attention les allées et venues des petits poissons rouges.

Lillette, voyant ses chers amis absorbés dans leur contemplation, les abandonne un moment pour aller dire bonjour à des fillettes qu'elle connaît.

Après un long temps de muette attention, Lomic traduit la pensée générale par ces simples paroles :

« *N'en v'là t-il*





*des sardines rouges, c'est celles-là qui sont belles tout de même!* — Et qui doivent être fameuses! ajoute la pratique Mar Jannick. — *Si qu'on essaierait d'en pêcher qu'equ'une!* propose Jobic. — Oh! oui, approuve la plus jeune, qui a le meilleur petit cœur du monde, ce sera pour la Maman de Lilette qui est *si tellement bonne* pour nous. »

Cette excellente pensée électrise la jeune troupe, trop facile à se laisser entraîner à toutes les sottises.

« Vous en parlez bien à votre aise, vous autres; mais, pour pêcher, *faut ce qui faut*, objecte Lomic, et si je n'étais point là pour la combinaison, *j'crois* que vous pourriez longtemps *l'r'garder l'poisson* sans qui vienne à vous.

Restez tranquilles un moment; *laissez-moi voir à réfléchir* et je vas tout de même trouver un moyen.... Voilà déjà une idée qui me vient.

Pour pêcher faut des hameçons, et des hameçons *c'est qué-que chose qui croche*: ce serait facile d'en faire si on avait seulement des épingles.

— *N'en v'là toujours une* que j'ai en trop à ma coiffe, et, ce disant, Mar Jannick tend à son frère une longue épingle avec laquelle le jeune garçon a vite confectionné un hameçon.

— Maintenant *j'trouverai* toujours bien un bout de ficelle dans ma poche pour faire la ligne.

— Et j'ai idée que mon parapluie ferait une gaule solide comme on n'en voit pas, dit encore Mar Jannick.

— Je m'en vais faire un appât *de première*, reprend Lomic, avec un petit peu de brioche que j'avais mis en réserve dans ma poche.

Et après, nous allons pêcher tous les deux, ma grande, toute la gloire sera pour nous.

— Mais nous, alors, protestent les deux petits, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Vous nous regarderez, car vous êtes trop petits pour ces exercices-là.

— Pas du tout, nous voulons pêcher, nous aussi.

— *Avec quoi que vous pêcherez ?* ricane Lomic, avec le bout de votre nez apparemment ? car nous ne vous donnerons pas notre ligne. Vous ferez mieux de nous *r'garder que je vous redis*, d'abord c'est tout aussi amusant.

— Vous regarder ! vous n'êtes pas assez beaux pour ça. Nous allons faire nos *inventeries* nous aussi, déclarent les petits. D'abord, *y a pas* que la pêche à la ligne, *y a* aussi celle au haveneau (1), et pour faire un filet, *on peut toujours avec un mouchoir*.

— Ou mieux encore avec ta petite casquette, mon Jobic, suggère l'ingénieuse Naïck.

— Je crois que *t'as raison* ; c'est rond, ça se tient bien, ça ira tout seul. Mais, pour faire tenir la chose à ton manche de parapluie, *faudrait un peu d'cordon* ou de fil.

— *J'ai t'y pas* le lacet de mon bas ? *Faut pas* être plus bêtes

(1) *Haveneau*, sorte de filet.



que les grands. *Nous v'la* tout aussi bien parés à *c't'heure*. »



Et tous, avec ensemble, se mettent à pêcher.

Les malheureuses sardines rouges, peu au courant de ces engins destructeurs, mordent sans défiance à l'hameçon ou s'en-tassent dans la casquette.

Les petits Bretons enthousiasmés en oublient de se disputer. A quoi bon ? il y aura des poissons pour tout le monde.

Les tabliers des filles se trouvent bientôt remplis jusqu'aux bords.

En voilà de la friture ! comme la maman de Lilette va être contente !

Mais quelqu'un vient troubler la fête !

Quel est donc ce monsieur portant bicorne qui s'avance en montrant le poing ?

C'est l'honorable préposé à la surveillance du jardin, personnage inconnu des petits Br-zidec.

Ah ! il ne fait pas de longs discours, le monsieur : il saisit les garçons par l'oreille, en même temps qu'il intime vertement aux filles l'ordre de le suivre et « sans rouspétance ! » mot impressionnant, qui ne figure pas dans le vocabulaire breton.



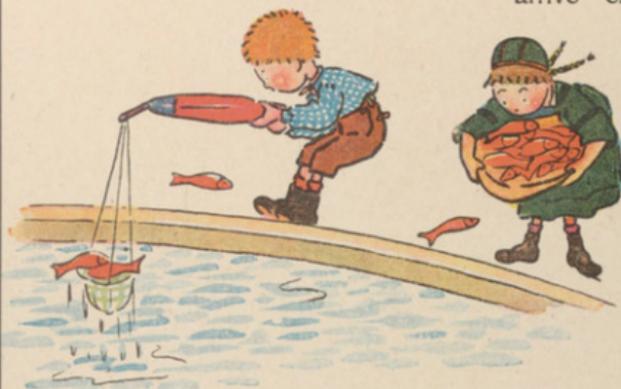
Fort heureusement, Lilette arrive en courant.

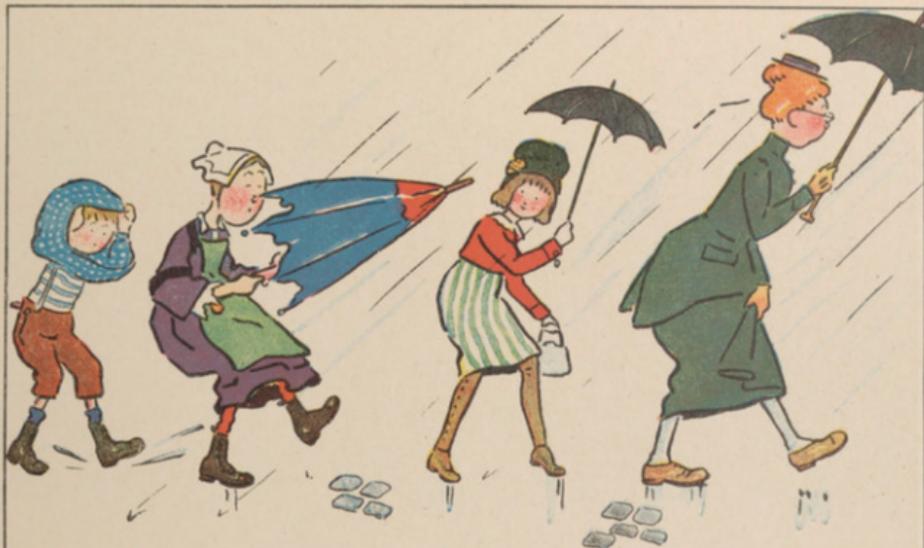
De loin, elle a aperçu le cortège lamentable, et tout d'abord elle n'y a rien compris. Maintenant toute explication est devenue superflue : Naïck brandit encore son

filet improvisé et le tablier de Mar Jannick est grouillant de poissons rouges.

Lilette est pleine de remords : pourquoi est-elle restée si longtemps à bavarder avec ses petites amies ?

« Mes pauvres mioches, vous ne faites que des bêtises ;





mais il y a de ma faute, je n'aurais pas dû vous laisser.  
Monsieur le gardien, je vous en supplie, lâchez-les : les pauvres petits ne savaient pas ; là-bas, chez eux, le poisson, c'est fait pour être pêché.

Mon bon monsieur le gardien, je vais vous donner tous mes sous pour remettre des petits poissons rouges dans le bassin. »

Le gardien qui n'est pas si méchant qu'il en a l'air, accepte de régler l'affaire à l'amiable.....

### SUR LES BOULEVARDS

A la suite de cette équipée, les enfants restèrent plusieurs jours dans la consternation. Lilette, inquiète de les voir si sages, proposa une grande promenade dans Paris, la tournée des grands boulevards.

Cette proposition fut aussitôt acceptée.

On se met en route. Mais la pluie ne tarde pas à tomber.  
« Dépêchons-nous de rentrer », dit Mademoiselle.

Lilette n'est pas de cet avis : « Paris n'est-il pas aussi joli sous la pluie ? » Elle veut encore montrer à ses amis l'Opéra, un des plus remarquables monuments de la capitale, où l'on chante avec de belles voix des choses sérieuses pour grandes personnes.

« Quand nous y serons, je vous ferai remarquer un groupe célèbre de je ne sais pas qui et qui représente je ne sais pas quoi, mais c'est très beau ; faut bien vous instruire, mes moutards. »

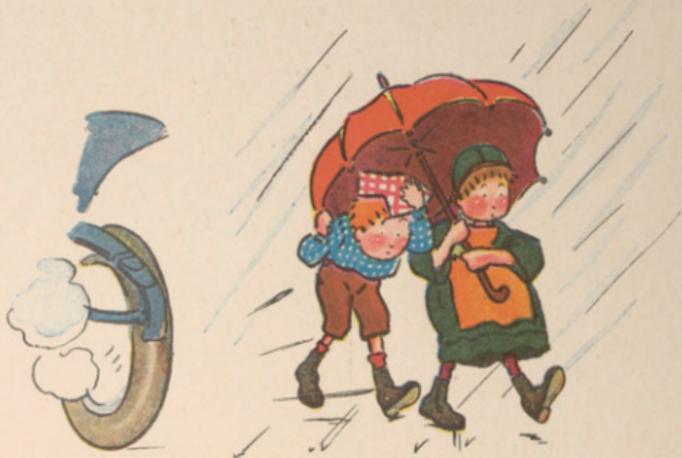
Maintenant il pleut à flots ; c'est le moment d'ouvrir les larges parapluies.

« Deux à deux les enfants, ordonne Mademoiselle, et tâchez de ne pas marcher trop près de moi pour éviter de *m'éclapoucher*, car *che n'haine guère cette phoue épaisse sur mes vêtements propres*.

Lilette, qui est moins maladroite, se tiendra à mon côté ; les autres *suivront par derrière*. Ralliez-vous à mes souliers plats. »

Les enfants suivent de leur mieux ; mais, bientôt, distraits par tout ce qu'ils voient, ils perdent de vue Lilette et Mademoiselle. Il y a tant d'embarras dans ce Paris ! et puis, ces diables de parapluies sont si gênants pour voir !

Déjà ils n'aperçoivent plus les souliers plats et s'inquiètent : « Où







qu<sup>è</sup> sont? où qu<sup>è</sup> sont? on ne les voit plus ; c'est apparemment derrière la grosse voiture ». Mais, derrière la grosse voiture, il y en a une autre, et encore une autre, et ainsi indéfiniment. Tout à fait égarés maintenant, les petits Bretons se trouvent place de l'Opéra, au centre du plus bel embarras de voitures ; leurs deux parapluies et leurs quatre personnes ont complètement arrêté la circulation, et les injures tombent plus fort encore que la pluie, sur leurs pauvres têtes perdues.

Il en part de chaque siège :  
« Sacrés petits paysans ! ne feraient-ils pas mieux d'aller planter leurs choux que d'encroûter la chaussée? — Si c'est pas malheureux, des mômes comme ça ! Ça fait exp<sup>r</sup>ès de se ficher dans les voitures pour s'faire écraser, à seule fin de vous faire avoir des histoires! »





Accablés de tant d'injures imméritées, les pauvres petits achèvent de perdre toute contenance et se réunissent en un groupe larmoyant. Les passants s'attroupent et les inventions vont leur train. Une personne véhémement et très renseignée met les autres au courant :

— « 1<sup>er</sup> passant... Ce sont des galopins qui ont profité de l'absence de leurs parents pour faire l'école buissonnière....

— 2<sup>e</sup> passant... et aller vagabonder par les rues.

— 1<sup>er</sup> passant... Peut-être même des pickpockets,

— 2<sup>e</sup> passant... qui se faufilent dans les groupes, en quête de mauvais coups.

— 3<sup>e</sup> passant : Du tout, Madame, ce sont de malheureux enfants que d'indignes parents viennent d'abandonner au plus triste des sorts.

— 4<sup>e</sup> passant : Les pauvres mignons, il faut organiser une quête en leur faveur.

— 5<sup>e</sup> passant : Moi, je connais un crémier qui se chargera bien du plus jeune pour s'en faire la réclame vivante du *Bon Lait*. »  
Voici un agent ; il va peut être débrouiller la situation.

« Qu'est-ce que vous fichez-là, à interrompre la circulation ?

C'est interdit par le règlement. Moi, je ne connais que le règlement. La circulation est un droit acquis à tout bon citoyen ; la police seule a le droit de l'arrêter.

Oust ! pas d'explications. Ça ne me regarde pas ; vous aller vous débrouiller au poste. »

Et, malgré larmes et supplications, voilà les pauvres petits entraînés par l'agent, suivis de toute une escorte de badauds.

## AU POSTE

Au poste, l'interrogatoire commence :

« Alors, comme ça, vous avez perdu Mademoiselle et Lilette ? Où habite-t-elle, votre Lilette ? »

Aucun d'eux ne peut se rappeler le nom de la rue.

« C'est dans une grande rue, renseigne Mar Jannick, où il y a plein de hautes maison. Y a une boulangerie au coin de chez nous, et, dans la maison, y a un escalier avec un tapis dessus et un *encenseur* dedans. »

Sur le Bottin, le commissaire constate qu'il y a douze cent quatre-vingt-dix personnes à Paris répondant au nom de Léveillé, sans compter tous les Léveillé qui n'y sont pas inscrits. La maison, il y en a des milliers répondant au même signalement. Devant l'impossibilité d'obtenir d'autres indications des jeunes Brazidec, le commissaire déclare que l'affaire est classée, puis il ajoute : « Mettez donc ces enfants



aux *Objets perdus*. On finira probablement par les réclamer. »

Les pauvres petits durent voisiner pendant plusieurs heures avec les parapluies, les cannes, les chapeaux, et les petits sacs oubliés ou égarés, toute une collection d'objets hétéroclites parmi lesquels eux seuls semblaient vraiment perdus, d'autant plus malheureux qu'ils se croyaient en prison, l'agent de service n'ayant pas eu la charité de les rassurer sur leur sort.

Après un temps qui leur parut une éternité, ils entendirent soudain une voix chérie : celle de Lilette. La brave petite fille parlait

avec volubilité avec " Monsieur l'Agent ".

« Il y en a quatre, monsieur l'Agent, deux filles, deux garçons. »

— Où les avez-vous perdus ?

— Dans les environs de la place de l'Opéra.

— Leur signalement ?

— Un chapeau rond, une coiffe blanche, une petite casquette, un bonnet à trois quartiers, coiffant de bonnes petites balles bien rondes.

— Hum, hum, en effet, nous avons



des articles répondant à ce signalement.

Mais vous savez, faudrait voir une autre fois à ne pas les perdre, car l'Administration pourrait fort bien vous les confisquer, d'autant que ces objets encombreraient ostensiblement la voie publique. »



Lillette n'en veut pas entendre davantage : elle ouvre la porte des *objets perdus* et se jette au cou de ses infortunés amis.

Un peu penaude de ne les avoir pas mieux surveillés, Mademoiselle s'absent de leur adresser des reproches.

#### AU LOUVRE

Monsieur Léveillé a dit un jour : « Les petits Brazidec ne peuvent pas quitter Paris sans avoir visité le Musée du



Louvre ; il est bon d'initier ces jeunes cerveaux à la connaissance du beau. Parfois, la graine semée à temps dans un terrain neuf peut donner dans la suite une superbe moisson. »

Lilette, très impressionnée par les paroles paternelles, entraîne sans retard ses petits amis vers le Musée national. En chemin, elle leur fait un petit cours d'histoire : « Voyez-vous, mes mioches, le Louvre était autrefois la maison des rois ; c'était la plus grande et la plus belle de tout Paris ; maintenant *qu'y a plus* de rois, on met dans ce palais *que ça s'appelle*, tout ce qu'on a de plus beau. Y a surtout des statues et des peintures faites par les plus célèbres artistes de France et d'ailleurs, c'est très remarquable ; c'est aussi très fatigant si l'on veut tout voir.

Mais vous savez, on n'est pas forcé de tout regarder : les gardiens ne grondent pas ; on fait comme on veut. Tout de même, tâchez de faire bien attention, c'est pour votre goût et la moisson, comme papa a dit, et il s'y connaît. Il n'y a pas plus intelligent que mon papa. »

Ainsi prévenus, les enfants pénètrent dans le sanctuaire de l'art.

« Voici la galerie d'Apollon, déclare Lilette. Que vient faire ici Apollon ? ma foi, je ne m'en souviens plus ; on demandera à papa.

Tenez, voilà sous cette vitrine les diamants de la couronne. C'est très beau, et ça vaut un prix énorme.

— Dame oui, consent Mar Jannick ; c'est encore plus beau que les cailloux de chez nous.

— Mais les nôtres, y sont bien plus gros, corrige Lomic.





— Que vous êtes bêtes, mes pauvres petits, c'est pas des cailloux, c'est comme du charbon de terre. »

Du charbon de terre! A ces mots, les petits en lck se tordent de rire.

On les prend tout de même pour plus bêtes qu'ils sont, bien sûr.

La visite se poursuit à travers les galeries. Lilette a quelque peine à fixer l'attention de ses compagnons sur les chefs-d'œuvre de l'art. Naïck, la petite oie, est tout occupée à se mirer dans les parquets si luisants qu'on dirait des glaces. Pour se voir de plus près, elle se penche à faire croire qu'elle va s'aplatir. Lilette est

obligée de la rappeler au sentiment des convenances.

Quant aux garçons, ils sont restés figés devant une honorable demoiselle qui, haut perchée, s'efforce de reproduire exactement un





minuscule tableau. Pour n'en perdre aucun détail, elle s'est armée d'une forte lunette d'approche.

Lomic et Jobic voudraient bien savoir ce que la dame peut voir de si beau dans la lunette; si seulement on pouvait y regarder un peu! Mar Janick s'efforce à l'admiration que lui suggère Lilette: mais elle n'y voit que du bleu, c'est le cas de le dire. Aussi, elle en a vite assez, et se précipite à grandes enjambées pour rejoindre les autres qui, eux, du moins, paraissent s'amuser.

Pour relever son bas qui tirebouchonne vilainement, elle s'arrête à l'abri d'une grande toile qui, posée sur un chevalet, n'attend plus que la dernière touche du copiste.

Trop occupée par son bas, la pauvre ne s'aperçoit pas qu'elle vient d'accrocher la toile avec son parapluie: en s'en allant, elle entraîne le tableau qui tombe avec fracas.

*« J'vas l'relever, c'est pas une affaire. »*

Mais incapable de le soulever, elle appelle les autres à son aide. Ils accourent, s'empres-sent, et manœuvrant avec un ensemble parfait des bras et de la tête, ils ont tôt fait de redresser la toile. Lomic se dispose à l'amarrer avec un bout de filin qu'il a conservé dans sa poche.

Mais le copiste, propriétaire de la toile, survient à ce moment. Il est furieux; on le serait à moins: son travail de plusieurs mois est perdu, réduit à néant par les mains



brutales qui, dans la pâte fraîche, ont laissé leurs désastreuses empreintes! Au large, les petits Brazidec! Sans quoi, vous allez recevoir coups de pieds et coups de poings bien mérités.

Cette fois, Lilette se fâche tout de bon. « Puisque c'est comme ça, leur dit-elle vertement, nous allons partir. Allez m'attendre à l'entrée de la sculpture dans le grand vestibule, et surtout ne bougez pas, afin de ne pas risquer de nouvelles sottises. Une seconde, et je reviens ; le temps de prévenir Mademoiselle qui nous attend devant les tableaux de l'école allemande. »

Les bons petits ne demandent qu'à satisfaire Lilette ; ils l'aiment tant, leur Lilette ! Ils se tiennent immobiles, formant un groupe modèle.



Une famille d'étrangers qui s'avance, le Boedeker en main, tombe aussitôt en arrêt devant le groupe sympathique. Sentencieuse, une grosse dame annonce : « Nous voici, sans doute, devant le groupe célèbre des *Orphelins de l'Île d'Ouessant*. J'en avais entendu parler comme d'un chef-d'œuvre de l'art du dix-neuvième siècle. Admirez, mes enfants, le réalisme de cette superbe composition ! quel sculpteur a jamais atteint à cette exactitude du détail ? Prenez garde de vous méprendre sur cette façon naïve d'exprimer les figures : elle



est voulue. L'artiste s'en est tiré en quatre coups d'ébauchoir, et cependant, tout y est. Je crois, Caroline, que nous ferions bien d'en prendre une photographie, car je n'en ai vu nulle part de reproduction, et nous serons peut-être les premiers à en posséder. »

Braquons nos codaksystemics ! L'éclairage me paraît suffisant ; vous prendrez six secondes de pose, et moi, dix. »

Mais le groupe sympathique n'attendit pas pour faire volte-face les six secondes annoncées, et sûrement les clichés obtenus purent répondre à ce titre : *Vues du dos des faux orphelins de l'île d'Ouessant !* Remises de leur saisissement, ces dames s'en furent dignement, en observant tout haut qu'il était d'un goût vraiment douteux de faire dans un musée comme le Louvre des mystifications qui seraient à peine à leur place au Musée Grévin.

## A GUIGNOL



Jeudi, jour de grande représentation de Guignol, au Luxembourg. Lilette obtient d'y conduire ses amis, car, à son avis, rien n'est plus amusant que Guignol.

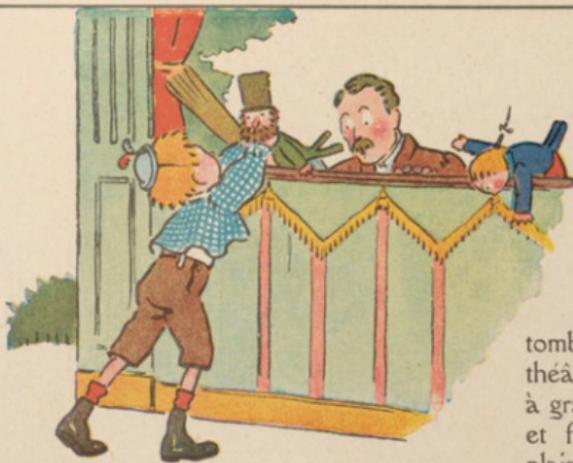


Elle le connaît depuis sa plus tendre enfance et c'est pour elle un ami qu'elle revoit toujours avec bonheur. La jeune Parisienne comprend toutes les finesses du petit théâtre : elle sait qu'il ne faut ni s'indigner outre mesure des farces de Guignol et de la trahison de Gnafron, ni s'émouvoir autrement des déboires du gendarme.

Lilette se réjouit d'avance à la pensée du plaisir que vont prendre ses petits amis. Pour n'en rien perdre, ils arrivent à l'avance et s'installent au premier banc.

Le spectacle commence, et, tout aussitôt, des rires éclatent, tant sont plaisantes les réponses de Polichinelle au commissaire qui veut l'expulser, parce qu'il n'a pas payé son loyer. Guignol ne veut rien savoir : il se trouve bien chez lui, et entend rester sans payer. Le commissaire se fâche, et, tandis que Guignol a le dos tourné, il s'empare des matelas pour commencer le déménagement. La situation devient palpitante ; tous les enfants en chœur préviennent charitablement Guignol du vilain tour que va lui jouer le commissaire. Guignol accourt : une lutte s'engage entre lui





et le commissaire. Celui-ci, malgré le gros bâton dont il est armé, ne sera peut-être pas victorieux car Guignol est si malin ! Mais dans la lutte, le matelas vient à

tomber en avant du petit théâtre. Guignol réclame à grands cris son matelas, et fait appel à la complaisance des spectateurs. Jobic n'a fait qu'un bond :

il ramasse le matelas et le tend à Guignol. Furieux, le commissaire donne un coup de bâton au jeune garçon. Naïc prend la chose au sérieux et croyant son frère en danger, vient à son secours. Le commissaire lui administre à son tour des coups de bâton. Lomic n'en peut supporter davantage : il se précipite sur le commissaire, le prend à la gorge et le tire avec une telle violence que le montreur de marionnettes, voyant que son pantin va lui échapper, est obligé de sortir la tête pour protester comme il convient, mais il le fait en termes peu polis : « Quel espèce de petit idiot ! Quand auras-tu fini de m'arracher mes pantins ? » La scène n'est pas pour déplaire aux spectateurs ; les rires redoublent. Alors, qui est bien penaud ? C'est notre Lomic, qui comprend, *mais un peu tard*, que tout cela n'était qu'un jeu.

#### LE DÉPART : RETOUR A CRABOVILLE

Hélas ! tout passe. C'est demain que les petits Brazidec regagnent Craboville. Le billet aller et retour économique ne permet plus de délai. Il faut songer à faire emplette des cadeaux à rapporter aux parents. Accompagnés de Louis, ils se rendent dans différents magasins. L'épicier du coin les retient longtemps. Mar Jannick



remarque de superbes pavés en pain d'épices. Comme le patron est occupé, la grande fille n'hésite pas à faire comme à Craboville, c'est à dire à se servir toute seule. Elle avise, placé au-dessous des autres, le plus beau, le plus gros, tire à elle et fait dégringoler toute la pile. Fureur de l'épicier qui se précipite. Mais les petits Bretons n'en sont pas autrement émus: ils ont maintenant l'expérience et savent, mieux que personne, qu'à Paris, les gens sont vraiment bien irritables.

Les achats continuent dans divers magasins remarquables par Mar Jannick, *À l'Espoir des Ternes* — *À l'Avenir des Batignolles* — où ils font un choix judicieux. Lomic, séduit par un mannequin représentant un monsieur superbement costumé, décide d'acheter le tout, costume, chapeau huit reflets, et le mannequin lui-même: ce sera pour le père.

Mar Jannick ne voit rien de mieux pour la mère qu'un long corset rose. Pauvre maman Brazidec, que va-t-elle penser du cadeau, elle qui, de sa vie, n'a jamais porté cet instrument de torture? Dans la distribution des cadeaux, les enfants ne s'oublient pas et ils



emploient leurs derniers sous, auxquels Lilette a voulu absolument joindre ses dernières économies, à acheter des bonbons et des jouets au grand bazar à vingt centimes. « Comme ça, nous v'là lestés, ma Lilette!... C'est triste tout d'même qu'on s'en aille; on s'est tellement bien amusés! Et, sans nous flatter, j'crois qu'on pourra dire à la mère qu'on a été bien raisonnables.

— Mais oui, mes amours, il faudra le

lui dire, et aussi que je l'embrasse bien. »

Le jour du départ est enfin arrivé. De bonne heure tout le monde est debout. Le lever s'est fait silencieusement, sans les cris, sans les rires qui l'accompagnaient les jours précédents: on était si bien dans l'hospitalière demeure de Mme Léveillé que les petits Brazidec ne peuvent se faire à l'idée que, dans un moment, il faudra la quitter, et ils regardent Lilette d'un air si désolé que Lilette elle-même se sent près de pleurer.

Mais Mme Léveillé entre toute souriante: « Mes chers enfants, je reçois à l'instant une lettre de Bretagne. M. et Mme Brazidec font à Lilette l'honneur de l'inviter à passer les vacances prochaines à Craboville. Mon brave





Lomic, je te charge, en qualité de chef de famille, de répondre à tes bons parents que Lilette accepte avec bonheur leur invitation; mais à une condition... c'est qu'aux vacances suivantes vous reviendrez tous à Paris. »

Une explosion de joie salue la déclaration de Mme Léveillée et c'est la figure rayonnante, que les petits Brazidec, leur bagage à la main, descendent le grand escalier, pour prendre place dans la voiture qui attend à la porte.

A la gare, Mme Léveillée installe les enfants dans le train; puis elle leur adresse ses dernières instructions : « Restez assis, ne jouez pas, n'ouvrez pas les glaces, ne vous penchez pas par la portière.

— Nous vous le promettons », répondent-ils en chœur.

Cependant, pour plus de sûreté, elle les recommande tout spécialement au chef de train : « De charmants enfants, mais un peu naïfs ».

Lilette accompagne en pensée ses amis, et tandis que le train



s'enfuit, elle dit à sa maman :  
« Comme ils sont gentils et drôles  
tous les quatre! quelques petites  
bêtises, mais jamais de méchan-  
cetés, n'est-ce pas, chère ma-  
man? »

C'est aussi l'avis de Madame  
Léveillè, qui est décidément l'in-  
dulgence même.

